

MILLE ET UN
MORCEAUX

Mille et un morceaux
se prolonge sur www.editions-iconoclaste.fr

© Éditions de L'Iconoclaste, Paris, 2015
Tous droits réservés pour tous pays.

Éditions de L'Iconoclaste
27, rue Jacob, 75006 Paris
Tél. : 01 42 17 47 80
iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

JEAN-MICHEL RIBES
MILLE ET UN
MORCEAUX



« Oublier c'est se souvenir
que tout est beau. »
Qui a dit ça ?
J'ai oublié.

*À ma fille Alexie qui a tant
de souvenirs devant elle.*

*Merci à Virginie Ferrere qui a saisi
les mille et un morceaux de ce texte,
l'accompagnant depuis le début dans toutes ses
hésitations avec l'aide de Capucine Crône.*

Soleil

Le carré de lumière orangé sur le mur de ma chambre, 23 rue Raynouard, un morceau de soleil, une tache chaude et gaie, mon premier souvenir. Ça donnait envie de continuer.

Jean Mercure

Le 27 juin 1998, Roland Blanche et moi sommes arrivés à l'heure. On nous avait dit fin de matinée, 12 villa Léandre. Courte impasse cachée dans le haut Montmartre. La maison est en pierre meulière, elle n'est pas grande, des arbres autour, de l'herbe, des fleurs, courbées déjà, comme pensives; le ciel est gris et blanc, une grille rouillée, fichée sur un muret, entoure ce petit jardin, une porte en fer forgé lui donne accès.

Nous sommes entrés ensemble. La salle à manger est étroite. Les meubles des années 1940 ont été poussés contre les murs pour laisser la place au centre de la pièce à deux cercueils. Ils sont côte à côte, ouverts. Dans celui de gauche repose Jean Mercure, metteur en scène, comédien, directeur du Théâtre de la Ville qu'il a fondé en 1968. La mort n'a pas amolli sa chair. Son visage a conservé la vivacité de son caractère, la bouche surtout est ferme comme réprimant une colère. Dans celui de droite est allongée sa femme, la comédienne Janeline, douce comme un pastel de Fantin-Latour; sa tête repose sur un coussin de dentelle. Ils se sont donné la mort trois jours plus tôt le mercredi 24 juin. Le week-end précédent ils l'avaient passé comme à leur habitude dans leur maison de Villiers-sous-Grez où vivaient leur fille

Isabelle et son mari l'acteur Gilles Guillot. Le dimanche soir avant de repartir vers Paris, Janeline dit à sa fille : « Tu sais chérie, on ne viendra pas la semaine prochaine parce qu'on doit s'absenter mercredi.

— Vous partez longtemps ?

— Oui.

— Vous allez vous reposer ?

— Oui, répondit sa mère, on en a besoin. »

En embrassant ses parents, Isabelle ne savait pas ce soir-là qu'elle ne les reverrait plus vivants.

Leur décision était prise depuis longtemps. Pas question de continuer à jouer la comédie de la vie quand on trébuché sur le texte. Rideau. Sortie de scène.

Jean, depuis quelque temps, avait perdu la vision d'un œil et son audition baissait. Il ne supportait pas de ne plus entendre le monde et surtout celui des poètes qu'il aimait passionnément aller découvrir au théâtre où il se rendait tous les soirs en tenant la main de sa chère Janeline. « Regarde, m'avait-il dit un jour que nous déjeunions tous les deux place du Châtelet, regarde ! » Il me tendit une petite photo jaunie sortie de son portefeuille, c'était le portrait d'une jeune femme d'une vingtaine d'années, visage d'ange, des yeux clairs, charme et beauté. « C'est Janeline quand je l'ai connue, tu te rends compte du mal que je lui ai fait ! » Jean Mercure se sentait responsable de tout, même de la vieillesse de sa femme.

J'avais rencontré ce petit homme énergique et souvent drôle sans le savoir, vingt-six ans plus tôt, grâce à un autre metteur en scène, Jean Deschamps, qui dirigeait à l'époque le Festival de Carcassonne. Il avait pour son édition 1973 décidé de célébrer la Méditerranée et cherchait des pièces qui pourraient illustrer ce thème. Nous ne nous connaissions pas. Il me téléphona un soir en me demandant si cela m'intéressait d'écrire quelque chose sur cette *mare nostrum* pour son festival.

Surpris et flatté par sa proposition, je lui réponds que j'allais y réfléchir. « Vite s'il vous plaît ! Je vous appelle dans trois jours. » Comment ? Pourquoi ? Je n'en sais rien, mais dans la nuit l'idée me vient soudain de réécrire *L'Odyssee*. À vingt-cinq ans la mégalomanie n'est pas toujours un défaut, elle est souvent la fille de l'enthousiasme. Pas question de me comparer à Homère, mais simplement de répondre à cette excitation naïve de savoir si Ulysse le malin, le fantasque, pourrait prendre goût à voyager dans mon imagination. Emporté par la houle, la folie et le génie de cette histoire, j'écris en un mois une première version de mon *Odyssée* entraînant Ulysse et ses compagnons dans une fantaisie baroque dirigée par un Zeus très efféminé entouré de toiletteurs qui le pomponnent jour et nuit dans un Olympe-salle-de-bains d'où il lance des éclairs de rage en tirant sur une chasse d'eau. Pour le reste, tout le monde est là, le cheval de Troie, le

Cyclope, Nausicaa, les sirènes, les Lotophages, Circé, Pénélope, etc. Quant au monde des morts, c'est un palace 1880 où il est éternellement dix-sept heures ; les défunts y boivent du thé, vêtus d'élégants habits sur lesquels sont sculptés un rocher, une lance, les dents d'un tigre... la cause de leur décès. Plus de cent rôles nécessitent une troupe de quarante comédiens, trente tableaux donc trente décors, de la musique, des tempêtes, la mer, le soleil et des animaux à profusion. Ah, célébrer le père de l'Occident ne se fait pas avec trois allumettes ! Je lis tout haut la pièce, je m'amuse, les personnages galopent sans m'attendre, l'histoire me dépasse, je la suis, je n'en suis pas le maître, tout ce que j'aime.

J'envoie le manuscrit à Jean Deschamps, confiant et heureux d'avoir répondu à sa demande dans le délai qu'il souhaitait. La réponse ne s'est pas fait attendre. Une bordée d'injures ! « Vous vous foutez de moi, hurle le directeur du Festival de Carcassonne au téléphone, vous vous prenez pour qui ? Giraudoux, c'est ça ? Même si ça m'avait plu, ce qui n'est pas le cas, avec quel argent voulez-vous que je produise un spectacle avec ce nombre d'acteurs ? Je regrette vraiment de vous avoir sollicité ! » Et il raccrocha. Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas bronché, ce fut violent, ordurier, et terriblement humiliant. Me connaissant, j'aurais dû pleurer. Mais je n'ai pas pleuré. Sans doute parce que s'il avait

réussi à me blesser, presque à me tuer, la pièce restait indemne, il ne l'avait pas atteinte. Elle continuait à gigoter. D'ailleurs je ne l'ai pas rangée dans un tiroir mais dans le coffre de ma voiture. Bien m'en a pris. Six mois plus tard, en novembre, bloqué à un feu rouge place du Châtelet, j'eus soudain — j'allais dire une illumination — disons une forte intuition en regardant la façade immense du Théâtre de la Ville. C'est là, me suis-je dit, là que *L'Odyssee* doit être jouée ! Je me gare aussitôt sur un trottoir, attrape mon manuscrit et me dirige vers l'entrée de l'administration, quai de Gesvres. Vu mon air décidé, la dame de l'accueil, persuadée que j'ai rendez-vous avec Jean Mercure, patron du lieu, m'indique son bureau, premier étage à l'extrémité du couloir. Secrétariat de Jean Mercure. Je frappe. « Entrez ! » Claude Jallier, la secrétaire de direction, encore belle femme à la silhouette moelleuse, me regarde interrogative : « Puis-je voir Jean Mercure ? »

— Qui êtes-vous ? »

Je le lui dis.

« Vous avez rendez-vous ? »

— Non. » Je me fais éjecter de son bureau comme un malpropre qui s'imagine qu'on peut déranger M. Mercure sans avoir eu la courtoisie de téléphoner pour demander un rendez-vous ! Mme Jallier est offusquée. Je la supplie de lui remettre mon manuscrit que je jette

avant de sortir sur son bureau. « Je n'ai pas que ça à faire, monsieur ! » La porte claque. Je redescends penaud, réalisant que question illumination divinatoire, je suis très loin de saint Paul ou de Claudel.

Une semaine après cette non-rencontre catastrophique avec Jean Mercure, ayant abandonné tout espoir que mon Ulysse puisse voguer un jour sur une scène, un certain Serge Peyrat me téléphone. C'est un des principaux collaborateurs du patron du Théâtre de la Ville. « Nous avons lu votre pièce, elle nous intéresse, me dit-il, Jean Mercure aimerait vous rencontrer. » Je n'en crois évidemment pas mes oreilles, j'imagine un canular d'un de mes amis à qui j'ai raconté mes déboires. Mon interlocuteur insiste pour fixer un rendez-vous... Je bégaye comprenant peu à peu que l'homme qui me parle est bien celui qu'il dit être... Bouleversé, dans une sorte d'inconscience, je propose à ce M. Peyrat d'inviter Jean Mercure à dîner chez moi si cela lui convient. « Pourquoi pas, me dit-il, je vous rappelle. »

Vingt et une heures déjà ! Toutes les dix minutes, je me penche à la fenêtre le cœur battant. Personne dans la rue. Plus de vingt minutes de retard. Il ne viendra pas. Je le sais. Comment ai-je pu croire qu'un des directeurs de théâtre les plus prestigieux de Paris viendrait dîner chez un écrivain inconnu de vingt-cinq ans qui lui avait déposé un manuscrit à la hussarde un mois auparavant. Sa secrétaire allait me téléphoner demain

excusant Jean Mercure mais il fallait que je comprenne, son emploi du temps était sans cesse vampirisé par l'effervescence du Théâtre de la Ville dont la programmation enchaînait music-hall, théâtre, danse, chanson, concerts classiques, spectacles vus chaque soir par mille spectateurs à 18 h 30 (horaire inhabituel qu'il avait institué, comprenant que son théâtre était construit au-dessus de la station de métro Châtelet, intuition géniale qui fit de cet horaire le plus couru des théâtres parisiens) se mêlant à mille autres à 20 h 30. Je n'avais pas dû peser lourd à côté de l'arrivée impromptue d'un chorégraphe balinais ou d'un maître de la mise en scène roumain.

Laurence, mon épouse, dans le petit bout de cuisine qui occupe une partie du couloir, se débat avec un bœuf bourguignon, sa spécialité, que je lui avais demandé de mijoter jusqu'au chef-d'œuvre. L'heure tournant, elle s'inquiète du temps de cuisson. À bout d'angoisse, je lâche prise et lui avoue que nous allons probablement le manger tous les deux. C'est à ce moment précis qu'il me semble entendre une voiture ralentir. Je me précipite une fois de plus à la fenêtre; une Peugeot 206 crème grimpe sur le trottoir et s'arrête en bas de chez moi. Un petit homme aux cheveux gris, gabardine beige, en descend et se dirige vivement vers la porte d'entrée de l'immeuble. C'est lui! Je n'arrive pas à le croire. Je me penche pour vérifier. Oui c'est lui, c'est Jean Mercure,

le directeur du Théâtre de la Ville qui vient dîner chez moi ! Je hurle à ma femme : « Il arrive ! », sans doute avec la même force mêlée de terreur que le cri de la sentinelle allemande qui a soudain aperçu à l'horizon des côtes normandes la flotte anglo-américaine. Ce soir va débarquer chez moi l'une des puissances les plus considérables de la galaxie théâtrale parisienne pour me libérer de l'anonymat en montant ma pièce ou pour m'y plonger définitivement en la refusant.

J'attrape une veste, la boutonne, la déboutonne, la reboutonne. J'habite au second, il monte sûrement les escaliers quatre à quatre. J'ai du mal à respirer. J'écarte mes bras pour me détendre ; j'inspire, j'expire, je sursaute. La sonnerie vient de retentir. Tétanisé, je ne bouge pas. Laurence sort de la cuisine, me regarde étonnée. Deuxième coup de sonnette. Profonde respiration. J'attrape la poignée de la porte que j'ouvre d'un coup sec. Jean Mercure est là, immobile sur le palier, silencieux. Pas un mot, pas un sourire, pas un geste. Je suis paralysé, incapable d'ouvrir la bouche. J'ai l'impression qu'il regarde mes pieds. Après quelques secondes qui durent un siècle, il lance en articulant presque trop : « Vous avez des papillotes ?

— Des papillotes ! ?

— Oui, j'espère que vous avez des papillotes. »

Désemparé par ce mot « papillote », première parole de cet homme tant espéré, préférant mourir que le

décevoir, je n'ose pas lui en demander la signification. « Parce que votre chat, là, derrière vous, est anormalement nerveux, poursuit-il, le seul remède c'est la papillote. » Je réalise qu'Odeur, le bien-nommé, gratte le mur tout à côté de moi. Je l'avais oublié celui-là, minuscule félin noir acheté par ma femme trois mois auparavant, sans doute émue par son regard perdu à l'intérieur d'une cage de je ne sais quel trafiquant d'animaux sur les quais. Nous nous étions rapidement aperçus qu'Odeur, non seulement puait, mais était fou. Une sorte d'Antonin Artaud mâtiné de Pol Pot réincarné en chat. Il poussait tout à coup des cris stridents, se hérissait ou torturait à loisir nos mains de ses griffes quand il ne pissait pas sur nos têtes pendant notre sommeil. Devant mon hébétude et poussé par l'urgence d'apporter la sérénité à ce malheureux animal, Jean Mercure se résout à nous dire que la papillote est une cordelette sur laquelle on place des petits papillons en papier de soie, que l'on accroche de préférence à l'angle des murs pour que le chat en s'amusant à les attraper finisse par retrouver calme et sérénité.

Nous voilà donc, avant même d'avoir échangé le moindre mot autre que « papillote », Jean Mercure, Laurence et moi assis dans le couloir à tresser ces fameuses papillotes avec fébrilité. Nous avons découvert miraculeusement de la ficelle dans un tiroir de la cuisine et faute de papier de soie, nous confectionnons

les papillons avec du papier toilette. En metteur en scène averti, Mercure indique très précisément les endroits où il faut les accrocher afin d'établir un parcours ludique pour que le chat s'apaise en se distrayant. Cet exercice dure à peu près vingt minutes dans un silence total. Je sens dans le regard de mon épouse la quasi-certitude que son bœuf bourguignon ne sera pas exposé au Louvre. Dans un élan de convivialité qui a beaucoup de mal à paraître naturel malgré le sourire qui l'accompagne, je propose que l'on passe à table.

Essayant de ne pas interrompre le propos de Jean Mercure qui se lance dans un discours sans fin sur l'éducation et le dressage des animaux domestiques, Laurence place dans son assiette les morceaux de bœuf bourguignon les moins brûlés. J'écoute avec attention les conseils que le directeur du Théâtre de la Ville profère avec passion pour que mon chat redécouvre le plaisir d'être normal, espérant attraper un mot qui pourrait permettre une association d'idées avec l'art dramatique et dévier la conversation sinon directement vers ma pièce, au moins sur le théâtre. Rien n'y fait, la passion pour les animaux de Mercure et sa science vétérinaire sont intarissables. Le seul qui parvient à l'arrêter est Odeur lui-même. Tout à coup le chat bondit sur la table en s'approchant du plat de viande mijotée. « Tu vas descendre de là, toi ! » Je hurle en me levant pour l'attraper. « Non ! lance Mercure avec une autorité qui me rassoit

aussitôt, surtout pas de gestes violents ! Il faut parler aux animaux. Ils comprennent comme vous et moi. » Il se penche alors vers Odeur et s'adresse à lui avec la douceur ferme d'un grand-père pour son petit-fils qui vient de voler des chocolats. « Dis-moi petit chat, tu sais pourtant que tu n'as pas le droit de monter sur la table pendant que tes maîtres mangent... » Le chat arrondit son dos et s'approche doucement de Mercure qui me lance un regard de fierté : « Vous voyez qu'il comprend. » Puis il se penche vers le chat : « Alors tu ne recommenceras plus ? poursuit-il, promets-le moi ! » Le chat s'arrête tout près de lui et le regarde. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai soudain la sensation que le pire va arriver. Et le pire arrive. Avec la rapidité de l'éclair, Odeur lance sa patte sur le visage de Mercure qui gémit horriblement ; l'une de ses griffes vient de lui transpercer la paupière, je me précipite, impossible de la retirer. Panique. Je me dis qu'il va lui arracher l'œil gauche. J'attrape le chat pour l'immobiliser. Si je tire, l'œil va suivre. Laurence court chercher la boîte à pharmacie. Je supplie Mercure de ne pas bouger. Il saigne, je parviens, comment, je ne sais pas — la terreur peut soudain vous transformer en chirurgien inspiré —, toujours est-il que j'arrive à extraire la griffe du chat sans entraîner le globe oculaire.

La demi-heure qui suit est entièrement consacrée à désinfecter et panser l'œil de Jean Mercure qui subit

avec une dignité muette la pose d'un sparadrap, plaquant de son sourcil à sa pommette gauche un coton imbibé d'alcool à quatre-vingt-dix degrés. J'attrape discrètement le chat, maîtrise mon envie de l'étrangler et l'enferme dans les toilettes à l'extrémité du couloir. Le repas reprend, façon de parler car il n'a pas encore commencé.

Malgré le léger sourire de Jean Mercure qui signifie que pour lui rien de grave ne s'est passé — tout cela n'est qu'un épisode tout à fait normal, voire attendu, dans la relation homme-chat —, je ne parviens pas à prononcer un mot, ni même à en concevoir un, tant mon estomac est noué. Laurence, héroïque, tente un « Voulez-vous de la salade monsieur Mercure ? » Le directeur lève sa main droite pour signifier son refus, de la gauche il repousse discrètement les morceaux de bourguignon sur le bord de son assiette sélectionnant les pommes de terre qui lui apparaissent comme la seule chose mangeable dans ce ragoût cramé. Tout à coup, comme par miracle, une vague idée prend forme dans mon cerveau pour tenter d'aborder ma pièce. Je décide de rapprocher cet accident animalier avec Ulysse dont le voyage est, lui aussi, parsemé d'imprévus, de monstres, sirènes, magiciennes et autres tempêtes... et puis soudain l'évocation du Cyclope m'apparaît comme une fausse route vu l'état de Mercure qui à cet instant n'a plus qu'un œil lui aussi. J'en étais là de mes

pensées lorsque je vois le chat comme échappé de l'enfer entrer dans la pièce et sauter à nouveau sur la table ! Je ne parviens même pas à pousser un cri. Laurence qui se précipite sur Odeur est aussitôt stoppée dans son élan par un « Stop ! » tonitruant de Mercure. « Ne le touchez pas ! Vous ne comprenez pas qu'il vient nous demander pardon ? ! » Laurence lâche Odeur. Ronronnant, il s'approche de Mercure ravi de voir un animal une fois de plus se comporter mieux que la plupart des humains incapables de présenter des excuses.

Le chat bâille copieusement et s'assoit devant l'assiette de l'homme au pansement. Impassible, il regarde le directeur du Théâtre de la Ville avancer son nez en avant pour lui faire un baiser sur le museau. L'air dans la pièce se solidifie soudain. Je sens que je vais m'évanouir. Laurence devient pâle. Au moment où la bouche de Mercure va toucher la minuscule truffe d'Odeur, ce dernier pousse un miaulement strident, saute en l'air et tape sa patte droite sur la joue de Jean Mercure qu'elle laboure profondément. Trois sillons sanguinolents dégoulinent de son oreille jusqu'à son menton.

Le sentiment d'horreur qui m'envahit n'est pas tant nourri par la certitude que ma pièce ne sera jamais jouée au Théâtre de la Ville, pas plus que par les soins que nous allons devoir à nouveau apporter à Jean Mercure pour que sa plaie n'empire pas mais plutôt par la gêne immense que je ressens en imaginant la

honte qu'il doit avoir devant l'échec de son numéro de dompteur spécialisé dans le félin d'appartement. Je l'ai perdu à jamais. Impossible de revoir quelqu'un qui a été témoin d'une telle déroute et qui, de plus, vous a collé tant de sparadrap sur la figure. J'étais déjà conscient qu'un bienfait ne restait jamais impuni. Sur-tout dans ce métier.

Pour ne pas perdre la face, ou ce qu'il en reste, Mercure avale une demi-poire pochée, son œil l'étant aussi, puis, prétextant un rendez-vous très tôt le lendemain matin, nous demande l'autorisation de se retirer.

Une main sur sa joue, maintenant un coton rougi de sang, il traverse sans se retourner le couloir où pendent les papillotes. La porte d'entrée se referme dans un bruit sec derrière lui. Nous n'avons pas dit un mot de la pièce.

Mon abattement est tel que je me demande si le mieux ne serait pas que je me jette par la fenêtre. Mais je tomberais probablement sur lui sortant de l'immeuble ; il mourrait et moi pas. Non, les emmerdements, ça suffit pour la soirée.

Nous nous regardons avec Laurence et par je ne sais quel dérèglement de nos cellules, un peu comme une mayonnaise qui tourne, notre affliction se transforme soudain en un fou rire inextinguible.

Dix jours plus tard, Serge Peyrat me téléphone à nouveau en me disant que si dans le mois qui suit

Arthur Miller n'a pas donné de réponse pour sa pièce *La Création du monde*, Jean Mercure a décidé qu'on monterait *L'Odyssée* au Théâtre de la Ville. Ce fut bien évidemment un des mois les plus longs de mon existence. Au bout de trente jours, aucun signe de vie d'Arthur Miller, Mercure n'a qu'une parole, *L'Odyssée pour une tasse de thé* sera programmée pour la saison 1973-1974. Il acceptera que j'en fasse la mise en scène. Il y a des moments où la vie vaut d'être vécue avec un chat.